

1^{er} JUIN 1931

171

Roger Jezequel

"Notes sur une morale confuse"

foi et vie

Le directeur de FOI ET VIE sera absent pour un voyage aux Etats-Unis pendant le mois de juillet. Toutes les communications qui concernent la rédaction de la revue devront, durant cette période, être adressées au Secrétaire de la Rédaction, 139, boulevard Montparnasse.

Le numéro de juillet paraîtra vers le 20 de ce mois.

Le numéro d'août sera constitué par le volume : HOMMAGE à Paul DOUMERGUE.

Le premier *Cahier* de la série annoncée sur le *Monde non chrétien* paraîtra également dans le courant d'Août.

1^{er} juin 1931

NOTE SUR UNE MORALE CONFUSE

La recherche des morales cachées dans la littérature moderne soulève chez les critiques religieux une irritation qui se traduit assez fréquemment par des réquisitoires plus ou moins violents. Nous nous y refuserons. Ces réquisitoires, qu'on les dirige contre telle idée, tel auteur, ou tel livre, ne pourraient avoir qu'un seul résultat utile, celui de démontrer l'erreur de l'idée incriminée, d'obliger l'auteur à préciser sa doctrine ou à l'abandonner, d'empêcher qu'on lise le livre. C'est ce qui n'arrive jamais. Les idées envisagées ici ne sont pas, le plus souvent, susceptibles d'être réfutées scientifiquement; les auteurs n'admettent pas d'avoir de doctrine véritable; les livres profitent du bruit que l'on fait autour d'eux. Essayons d'être objectif, sans prétendre y réussir.

On connaît, parce qu'elles ont été fort à la mode, les études qui exposent l'origine et le développement historiques de certains éléments de la sensibilité contemporaine. On a montré, par exemple, que la prédominance de l'instinct, l'individualisme, l'amour de la liberté absolue, ont été prêchés par J.-J. Rousseau; le rousseauisme est devenu une doctrine chargée

d'expliquer toute l'évolution des idées, des sentiments, et même des faits au XIX^e et au XX^e siècles.

Cette démonstration, pour remarquable qu'elle soit chez un Seillière, est facile. Elle peut être vraie sans tout expliquer. Y a-t-il beaucoup de jeunes hommes, aujourd'hui, qui agissent selon une doctrine morale consciemment formulée? Peu, sans doute. Il en est encore moins qui accepteraient de se dire disciples de Rousseau, voire de Nietzsche ou Barrès. Les historiens étudient la filiation intellectuelle des idées qui constituent le fond de la morale contemporaine. Mais les psychologues croient que cette histoire ne rend pas compte de toute la réalité. Puisqu'il s'agit de mettre en jugement des auteurs, dont le principal coupable serait Rousseau entouré de ses modernes complices : Nietzsche et Gide, nous plaiderons que les pires malfaiteurs ne sont pas là, car ils échappent à la main de la morale justicière : ce sont les événements politiques, sociaux, scientifiques, philosophiques des temps modernes, et enfin, par dessus tout, c'est le cœur humain avec ses passions et ses convoitises.

Une autre forme d'inexactitude et d'injustice serait d'associer, contre leur volonté, des auteurs très différents, pour mieux extraire de leur amalgame des doctrines morales, abusivement considérées comme leur étant communes. Ou encore d'oublier que ce sont des artistes qui ne prétendent pas exposer des doctrines morales, mais exprimer des sentiments — souvent même des sentiments qui ne sont pas complètement leurs, mais ceux de leurs personnages. Sans doute y a-t-il là, chez eux, plus ou moins de sincérité. Il est

(1) En dehors de la littérature proprement dite, on rencontre les ouvrages des moralistes scientifiques, ou soi-disant tels. Ceux-là relèvent de la critique rationnelle (par exemple Bayet et les apôtres de la morale laïque ou sociologique). Mais ne nous occupons pas d'eux ici.

difficile de distinguer ce qu'ils approuvent secrètement et ce qu'ils se contentent de décrire objectivement. Mais, parce qu'elle est difficile, ce n'est pas une raison de faire encore une analyse grossière.

Il faut aussi distinguer entre les maîtres originaux, dont la pensée est toujours délicate, peu appuyée, pleine de corrections et d'équilibres voulus, et leurs imitateurs ou disciples, en général plus violents, plus abstraits, moins nuancés. Il suffit de peu pour faire d'un sentiment fin une sensation vulgaire, d'une idée habile un paradoxe, de la vertu un vice.

Enfin, et surtout peut-être, ces doctrines morales sont dans les livres, mais avant d'être dans les livres, elles existent dans l'esprit des lecteurs. Les auteurs nous gâtent parce que nous nous retrouvons en eux. Des différents éléments de la sensibilité contemporaine que nous allons citer, il n'en est pas un seul qui ait été inventé par un artiste si génial ou si démoniaque soit-il. Tous existent, dilués, vagues, inconscients, ou au contraire exagérés, féroces, dans les individus, en chacun de nous. Il suit immédiatement, et ce sera la conclusion de cet article, qu'il ne saurait s'agir de les condamner, mais plutôt de les coordonner, tempérer, utiliser, selon les principes éternels de l'esprit humain.

Amour de la Vie. — L'amour de la vie est un sentiment qui vibre à travers toute la littérature contemporaine. Il lui donne un ton d'émotion comparable à celle que la mélancolie donnait au Romantisme. Cet amour a été justement défini comme un véritable culte, une religion nouvelle. Parfois il n'est qu'une simple résonance, la note fondamentale qui chante dans les œuvres littéraires d'aujourd'hui et leur imprime sa poésie particulière. Parfois il est affirmé, plus ou moins rationnellement, comme une doctrine morale. On n'a pas eu de peine à en faire la critique

(Seillière, Massis, Maritain) et à montrer son imprécision, les illusions, les illogismes qu'il suppose. A vrai dire, quand on prétend en faire un principe de philosophie, la Vie se révèle singulièrement vague! Mais le degré de précision n'importe qu'en philosophie. Les poètes et les romanciers n'ont que faire de cette précision-là. Ils savent bien ce qu'ils appellent la vie.

C'est un bonheur, une exaltation très proche de la sensation, de l'instinct; le sentiment, non seulement d'exister, mais d'exister par tout son être, de s'appuyer de toutes parts, de tous ses sens, de tout son cœur, de toute sa pensée, au monde; de se sentir à la fois distinct du monde et mêlé à lui. Aimer la vie, c'est vouloir épuiser la vie; non pas seulement la connaître toute, mais toute l'éprouver. L'amour de la vie nous plonge, vis-à-vis de la réalité entière, dans l'attente émue, l'observation passionnée, la réceptivité, le désir de prendre, qu'éprouve l'artiste devant l'objet particulier de son art.

Il est indéniable que l'amour de la vie est une richesse de l'homme. Il agrandit ses horizons, le rend capable de plus de connaissance, de plus de bonheur ou de malheur. La qualité de ce sentiment dépend par ailleurs de la qualité de celui qui en est possédé. C'est en somme un élargissement, mais qui, le plus souvent, s'opère au niveau même où nous sommes placés; il ne semble guère nous apporter que notre propre caractère intensifié en chacun de ses éléments.

Ainsi certains écrivains ne semblent pas dépasser le monde assez médiocre du plaisir. Ils dépeignent des adolescents, à la fois passionnés et douloureux, qui aiment la vie furieusement, mais dévouent cet amour aux premières impressions sexuelles de la jeunesse (Radiguet, Cocteau, Jean Prévost). Il arrive parfois

que ces écrivains demeurent dans l'âge mûr et la vieillesse à ce stade primitif, et restent toute leur existence des adolescents. Nous verrons d'ailleurs que la jeunesse est, pour eux, non un état de fait, mais une doctrine.

D'autres auteurs donnent à leur amour de la vie la délicatesse de leur caractère, la grandeur de leur intelligence ou de leur génie d'artistes. Quelles que soient les réserves que l'on doive faire sur certaines parties de son œuvre, comment ne serait-on pas ému et subjugué par les *Nourritures Terrestres* d'André Gide?

L'amour de la vie s'oppose à toutes les formes imposées de la vie par la société, par la philosophie morale, par la religion. C'est pourquoi il s'attache de préférence aux aspects peu connus, rares, *différents*, exotiques de la vie humaine et naturelle. Il n'y a pas là surtout un désir de connaître, mais bien de goûter les fruits étranges, les impressions sentimentales ou intellectuelles, les sensations, ignorés du bon bourgeois. D'où, souvent, un certain snobisme, un raffinement un peu ridicule. Là encore chacun prend son bien où il le trouve et la valeur de l'homme se mesure à la valeur de ses prises.

Il faut signaler, par exemple, l'intérêt que porte André Gide aux plantes, aux animaux, aux indigènes de l'Afrique, aux littératures orientales, aux criminels; jamais il n'est plus intéressant que lorsqu'il cherche et observe; le goût de Thomas Mann pour les cas psychologiques étranges; celui de Montherlant pour le dépaysement, les oppositions et les alternances passionnelles, les sensualités mélangées comme les ingrédients des cocktails; de Malraux pour la violence et la révolution; de Morand pour les manifestations

de l'activité créatrice moderne; de Shaw pour les anachronismes, etc.

La plupart des écrivains français répugnent à ériger leur amour de la vie en doctrine. Dès qu'ils raisonnent ils reviennent à une prudence, une clarté, qui leur sont naturelles. Ils feraient volontiers deux parts en eux-mêmes, une pour la poésie, une pour la raison. Quand Barrès est poète, il exalte l'instinct; quand il est écrivain social, il le combat. André Gide suggère une doctrine morale, dans ses *Nourritures*, mais on ne sait pas s'il parle éthique ou esthétique. Lisez-le dans ses critiques littéraires, ses récits de psychologie ou de voyage, et vous trouverez un esprit classique, exquise-ment vrai et mesuré.

Les Anglo-Saxons hésitent moins à philosopher. Ils semblent en éprouver le besoin. Aldous Huxley expose franchement une théologie de la Vie, munie d'une théorie de la connaissance. (*One and many*, dans « Do what you will ».

Ferveur. — L'amour de la vie oblige les écrivains modernes à une constante ferveur. La vie ne supporte pas le repos, le relâchement. Il ne suffit pas de connaître la vie, mais de la vivre. Aussi la vraie qualité d'un caractère est-elle, pour eux, la ferveur avec laquelle il vit.

Nous avons ici, peut-être, un héritage du Romantisme, ou mieux, une forme plus intense d'un romantisme éternel. Un précurseur qui semble dominer le roman contemporain Dostoïevsky, nous montre des personnages en perpétuelle vibration, dont tous les instants sont passionnés, dont tous les sentiments sont en constant paroxysme. Mais, là encore, chacun apporte sa nuance. La fureur de Nietzsche n'est pas l'attention admiratrice de Barrès, ni le beau désir de Gide.

Une doctrine implicite se dégage du roman contemporain, c'est que les heures les plus violentes de notre vie sont les seules où nous vivons réellement : heures d'exaltation esthétique, heures de sensualité, heures de passion. On pourrait remarquer, d'ailleurs, que les essayistes et romanciers ne comptent jamais, parmi ces heures vivantes, les heures de souffrance. La ferveur ne saurait aller qu'à la joie. Non pas au bonheur, non plus, mais à la joie. Le bonheur est une réalité trop générale, trop composée. Il faut un maximum immédiat, une plénitude de joie vivante.

Evaison. — Le cadre de la vie quotidienne, le milieu familial, social, intellectuel, où nous sommes placés, permettent rarement à cette ferveur de s'animer. Aussi cherche-t-on à s'évader. Le thème fondamental de la littérature contemporaine est celui de l'évasion. Un sujet favori pour le roman c'est l'histoire d'un jeune homme qui brise les barrières matérielles et morales qui l'enferment, et s'en va vers l'aventure.

Les individus, aux yeux de ces moralistes, se divisent en deux catégories : ceux qui ont su se libérer et ceux qui ne l'ont pas su. Rien n'égale leur mépris pour ceux-ci. Cette doctrine suppose, fait curieux, que nous sommes tous, *a priori*, des prisonniers, des esclaves. Il semble que notre monde actuel ne comporte plus d'individus adaptés par nature ou par volonté à leur milieu, à leur éducation, et capables de se développer harmonieusement dans ce milieu. Ce thème magnifique des êtres de race qui trouvent le bonheur dans la continuation et la perfection de leur donné spirituel ou social, thème illustré par Meredith, et qui était celui de l'antiquité, semble oublié. Aujourd'hui, l'individu est censé devoir toujours rompre, non seulement avec sa race, mais avec lui-même. Se convertir,

en somme. C'est ce qu'a exposé si souvent M. André Gide dans sa théorie du « perdre sa vie pour la retrouver ».

La force de cette doctrine vient de ce qu'elle traduit une vérité profonde, générale, et qui n'a pas été ignorée du Christianisme quoiqu'il lui donne un sens différent et peut-être contraire à celui qu'a pensé y trouver M. André Gide. Il n'y a sans doute jamais eu un adolescent de quelque valeur qui, à toute époque, n'ait souffert des limitations imposées et n'ait voulu se trouver lui-même loin de ce que le monde avait voulu qu'il fût. Le succès des théories de l'évasion tient donc en partie à l'existence de ce noble désir. Mais il tient aussi à des sentiments moins purs. La parabole de l'Enfant prodigue ne saurait s'interpréter exclusivement dans le sens de la légitime libération. Le souci de la vérité nous contraint à reconnaître en lui un mélange de désirs de toutes qualités. C'est ce désordre étrange, où se mêlent aspirations spirituelles, désir de jouissance, soif de connaissance, goût de l'aventure, qui emplit l'âme des hommes d'aujourd'hui — comme peut-être de toujours. Mais la littérature contemporaine l'a magnifié en lui-même, refusant, elle, l'amoureuse des « différences », de voir en lui des valeurs précisément différentes.

Haine de la morale. — La doctrine qui suit nécessairement est celle de l'immoralisme. Ici encore, la littérature contemporaine a été servie admirablement par une vérité certaine, à savoir l'impossibilité qu'il y a de prouver rationnellement la morale. Elle a eu beau jeu à montrer que la raison ne suffit pas à imposer la morale, que celle-ci est pour une grande part un effet de la vie en société, que la conscience morale ne possédait que l'imperium qu'on lui prêtait; donc que

« tout était permis », que l'on pouvait « faire ce que l'on voulait ».

Mais ce côté dialectique de la question est secondaire. Ce qui importe à l'homme d'aujourd'hui, c'est moins de critiquer la morale que de la haïr. Il veut accentuer en lui cette haine et la faire partager aux autres. Et le résultat cherché est l'anéantissement en lui des troubles de la conscience. Il est rare que nos écrivains s'attardent, comme Huxley ou Gide, à chercher les nombreux arguments grâce auxquels on montre que la morale est fausse, hypocrite, inutile, ou même inexistante. Mais aucun ne manque une occasion de la tourner en ridicule, de lui témoigner son mépris. C'est qu'elle est l'obstacle le plus sérieux qu'ils rencontrent en s'évadant.

A cet égard, une des plus intéressantes théories que l'on rencontre dans la littérature contemporaine est celle de l'acte gratuit. Elle consiste à suggérer que si nous sommes vraiment libérés de toute idée du bien et du mal, nos actes, n'étant plus commandés ou retenus par aucun sentiment moral, seront rigoureusement libres. Nous pourrions alors les exécuter pour le seul plaisir qu'ils nous donnent, ou même simplement à titre d'expérience, sans nous soucier des conséquences qu'ils pourront avoir pour autrui. La petite ou la grande secousse émotive qu'ils nous procureront suffiront à les justifier (Gide : *Les Caves du Vatican*, Larbaud : *Barnabooth*), les romans d'aujourd'hui nous en donnent maints exemples. Le héros accomplit un vol ou un crime pour se prouver son sang-froid, son indépendance; ou bien il allume une cigarette avec un billet de cinquante livres pour savourer l'émotion étrange que cela lui donne; il pourrait aussi distribuer tous ses biens aux pauvres, non par cha-

rité, mais pour l'originalité du fait; ce dernier exemple restera sans doute assez rare.

Il va sans dire qu'on doit prendre cette théorie *cum grano salis*. Cependant, on constate, chez beaucoup de romanciers modernes, une prédilection pour les actions instinctives, à causes multiples, à fin illogique, pour les actions sans causes, même, et qualifiées de *pures*, de leurs personnages.

Refus de juger. — La détestation de la morale s'accompagne d'un refus de juger. Puisque la vie doit se dérouler, normalement, hors de toute croyance morale, il suit que jamais l'homme n'a le droit de juger son semblable. Il faut avant tout voir la réalité psychologique, la comprendre, et conserver une sympathie ardente pour toutes ses manifestations. La largeur d'esprit, dans la littérature contemporaine, est devenue une obligation quasiment morale, et par une sorte d'intolérance à rebours, on est très strict sur la largeur.

Horreur du choix. — Un autre corollaire de l'immoralisme est l'aversion que marquent nos auteurs pour un choix quelconque. Tous les désirs étant légitimes, l'embarras devient grand, et plutôt que de renoncer à une seule des jouissances qu'offre le monde, on renoncerait à toutes à la fois. Le choix semble, d'ailleurs, toujours commandé par des idées directrices, ou par des impératifs moraux. Il faut donc s'en garder le plus possible, refuser d'opter entre une opinion et l'opinion contraire, ménager en soi l'alliance des vices différents. L'écrivain le plus curieux, à cet égard, est sans doute M. de Montherlant. Il décrit, dans une langue admirable, toutes les affres de ses hésitations : Voyagera-t-il ici, ou là? Ne pourrait-il adorer à la fois la Vierge et Mithra?

Prendra-t-il ou ne prendra-t-il pas la petite jeune fille qui est à sa disposition? Cette difficulté que l'artiste moderne éprouve à fixer son choix, par crainte de s'interdire par cela même des joies différentes, donne souvent une impression d'impuissance; surtout quand les plus violents défis, les plus criantes vantardises, ne sont suivis d'aucun acte positif.

Attitudes. — Voici encore un mot fréquent dans la littérature contemporaine. On s'y fait une psychologie de la personnalité intéressante, mais parfois un peu fantaisiste. La personnalité est supposée essentiellement élastique, souple, susceptible de changer de forme, ou comparable à un liquide.

Son développement est moins une croissance ou une caractérisation progressive, qu'une série d'*attitudes* différentes. La personnalité la plus riche est celle qui est capable de prendre le plus grand nombre d'attitudes. L'artiste doit être capable de mysticisme et de rationalisme, de bonté et de cruauté. Aujourd'hui païen, il sera chrétien demain. A sa manière, bien entendu, et toujours avec un grand souci d'*élégance* (2).

Ainsi H. de Montherlant recherche des *alternances* soigneusement pesées. Il est à l'affût des sentiments religieux les plus rares, ceux du paganisme mille fois plus profonds que ceux du christianisme, à moins que le christianisme ne parvienne à retrouver l'esprit païen. Il se crée un monde de féerie, s'enveloppe d'une masse immense de jouissances possibles, et quand il les a toutes sous la main, il s'enfuit vers le renoncement.

Mais, plus encore, cet amour des possibles nous semble une défense, car il est plus négatif que positif.

(2) Répétons que nous ne parlons que de certains artistes, nullement de certains essayistes rationalistes.

Avant tout, il s'agit de ne jamais se compromettre, de ne jamais se donner. Par une contradiction bizarre, ce sont les plus amoureux de la vie qui semblent le plus craindre de vivre. « Comprendre, créer, servir, égales duperies », écrit Montherlant, et il ajoute : « Une soif irrésistible de trahison me dévore. »

Nous avons cité cet auteur parce qu'il apparaît comme un exemple forcé; il trace lui-même non un portrait, mais une caricature de l'artiste qu'il veut être. La largeur, la souplesse, la vivacité dans la personnalité, quoi de mieux? Mais, poussée à l'extrême, on voit à quelles fautes conduit la théorie : vantardise de la sensualité, exaspération de l'intelligence, ironie souvent vulgaire et injuste dans la critique des valeurs considérées comme ennemies.

Jeunesse. — En résumé, toutes ces affirmations morales éparses dans la littérature contemporaine sont inspirées par une sorte d'adoration de la jeunesse. On s'attache aux premiers frémissements de la sensibilité, si vifs et si profonds qu'ils deviennent le modèle des émotions nobles, la pierre de touche de la « vie » véritable. On veut prolonger leur fraîcheur, leur densité, dans toutes les expériences ultérieures. L'amour, la pensée, l'art, doivent les réveiller sans cesse en nous, si nous voulons éviter l'ankylose, demeurer « disponibles » et vivants. On cultivera donc le désir, on creusera sa propre personnalité pour mettre au jour des désirs obscurs ou endormis, on inventera même des désirs nouveaux. On détestera toutes les limites : morale, pensée, religion. Mais ces limites seront parfois changées elles-mêmes en source d'émotions : on se convertira d'une conversion pleine d'analyses, on finira parfois par préférer les émotions intellectuelles à toutes les autres. On utilisera des

modes jadis inconnus de vivre: dépaysement, vitesse, mysticisme, jeux, rêves, sommeil.

Les grands thèmes dont nous avons passé une rapide revue dans ces lignes, on les retrouve, sous des formes à peine différentes, à partir de Nietzsche, mais en séparant ce grand initiateur des écrivains contemporains, chez Maurice Barrès (*Le Culte du Moi*), dans la moitié des romans de Mauriac, dans Radiguet (*Le Diable au corps*), Cocteau (*Thomas, Enfants terribles*), dans V. Larbaud, chez un certain Rivière, dans le *Jacques Thibaut* de Martin du Gard, chez Pellerin, Jean Prévost, Mc Orlan, L. Fabre, Svevo, de Richaud, etc. ; surtout chez H. de Montherlant, et enfin André Gide qui en est le véritable et génial interprète.

Exagérés chez quelques bons écrivains et chez des centaines de médiocres trublions, ces thèmes sont d'ailleurs souvent équilibrés chez les plus grands par des éléments contraires qui peuvent les tempérer, et trouver en eux une puissance secrète. Ainsi, quel que soit le déchaînement des doctrines que nous avons étudiées, on les trouve contrebalancées par l'amour de la raison, le goût de la connaissance, les croyances religieuses ou politiques, le sentiment esthétique, la délicatesse morale naturelle.

Sans doute, ces points de résistance, nos auteurs n'admettent pas qu'ils leur soient imposés du dehors. Ils veulent ne les découvrir qu'en eux-mêmes, dans ce qu'il y a en eux de plus accessible, de plus individuel, de plus flatteur, et comme le résultat d'une libre recherche. Ils se cabrent dès qu'on veut leur montrer que ces puissances hautes et stables, ils les auraient trouvées dans les réalités qu'ils méprisent (famille, religion). Quoi qu'il en soit, il nous semble que pour ceux qui ont le souci de la vie spirituelle,

dans le monde moderne, il y a moins lieu de condamner certaines tendances morales exprimées dans la littérature, que de rechercher à quelle réalité profonde elles correspondent.

Si l'on nous demandait, maintenant, quelle est cette réalité — mais cette question nous entraînerait trop loin de notre sujet pour que nous nous y attardions —, nous répondrions volontiers que c'est un désespoir insondable : désespoir caché ou exalté, transformé ou « sublimé », peut-être, mais qu'une oreille attentive ne peut éviter d'entendre crier à chaque page d'une si considérable littérature.

Roger JEZFQUEL.